



Couverture : *Molecule Man*, Jonathan Borofsky, 1997  
Installation permanente, 30 mètres de haut, rivière Spree, Berlin  
(avec l'aimable autorisation de l'artiste. Photo © Thomas Ernst)  
Réalisation couverture © Anne-Sophie Gotteland  
Photo auteur © Astrid di Crollalanza

MON BERLIN

## DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions MM2M

*Le Fil du temps*, nouvelles 2019.

Aux Éditions du Seuil

*Chefs à la carte*, 2018, avec Thierry Marx.

*Les Fantômes du 3<sup>e</sup> étage*, roman 2017, Points poche P4789 2018.

*Un Été sans alcool*, roman 2014, prix Arverne 2015, prix littéraire national de l'Audiolecture 2016.

*Ma petite Française*, roman 2011.

Aux Éditions Flammarion

*42 km 195*, roman 2015, Audible 2016, Arthaud Poche 2017.

Aux Éditions de la Martinière

*L'Histoire à la carte*, 2015, avec Thierry Marx, prix des Écrivains gastronomes 2016.

Aux Éditions Odile Jacob

*Guide de voyage météo*, 2013, avec Louis Bodin.

*Je voulais vous donner des nouvelles*, nouvelles 2009.

BERNARD THOMASSON

# MON BERLIN

récit

MM2M



ISBN : 979-10-227-9787-0  
Dépôt légal : octobre 2019  
Première parution : 15 octobre 2019  
© *Éditions MM2M, 2019*

à

Odette et André

Lillie et Élie

Klaus et Ruth

Irina et Klaus-Peter

Charly et Gülsen





## Avant-propos

Berlin m'a accueilli en pleine guerre froide, j'avais quinze ans.

Le choc du Mur, les fantômes du passé, la présence d'une jeunesse alternative : j'eus le coup de foudre. Sur Ku'damm, des néons brillaient tandis qu'à l'Est dominait une impression de gris.

Depuis, Berlin m'attire comme un aimant. Voilà près d'un demi-siècle que j'y reviens sans cesse.

Meurtrie dans sa chair, sans tabous ni complexes, accrochée à sa liberté, cette ville adulée ou détestée demeure en perpétuel mouvement. Capitale d'une province, d'un empire, puis d'une folie, elle s'est dédoublée et déchirée avant de redevenir celle d'une nation démocratique. Sera-t-elle demain l'emblème d'une Europe unifiée, apaisée, consciente du sort de la planète ? Son nouveau visage confirme en tout cas que Berlin tourne la page du XX<sup>e</sup> siècle et cède à la mondialisation.

Je ne suis ni sociologue, ni historien, ni économiste. Ce livre n'affiche aucune prétention d'analyse ou d'explication rationnelle sur Berlin aujourd'hui. Ce n'est que le récit de mon passage dans cette ville hors du commun. Je n'y ai rien vécu d'exceptionnel, mais tout ce que j'y ai vécu peut aider à ob-

server, à rechercher, à gratter le vernis du Berlin pour touristes, à comprendre la richesse et la complexité du Berlin en suspens.

Demandez à n'importe quel Allemand, il prétendra que Berlin est une ville à part dans son pays. Moins riche que Francfort, moins industrielle que Munich, moins commerçante que Hambourg, moins culturelle que Cologne. Et si, au contraire, en raison de son passé douloureux et fractal, de sa diversité et de son ouverture, de sa contre-culture et de son décalage permanent, cette métropole représentait l'avenir ?

La sculpture monumentale de l'artiste américain Jonathan Borofsky, *Molecule Man*, en couverture de ce livre, me touche particulièrement, et correspond assez à ma vision de Berlin : joyeuse, fraîche, en action.

Au premier regard, on voit deux hommes semblant pousser chacun une ligne, fausse allégorie des deux blocs durant la guerre froide, le Mur au milieu. En réalité, ils sont trois, qui se touchent par les mains pour symboliser le point d'attache entre les trois quartiers au carrefour desquels l'œuvre est implantée : Kreuzberg (où j'ai toujours vécu lors de mes longs séjours), Mitte et Friedrichshain (tous deux dans l'ancienne zone soviétique).

Car Borofsky est un artiste ancré dans le monde qui l'entoure. Ses œuvres sont politiques. Lui-même s'en explique : « Les personnages qui se rejoignent au centre font référence aux molécules de chaque être humain qui en se rencontrant créent notre existence. Cette symbolique est tout particulièrement poignante sur la rivière Spree, à Berlin, qui marquait la division entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. »

Aux deux villes ici évoquées par le créateur, j'en ajouterais une troisième : l'actuelle. Pour moi, le Berlin du XXI<sup>e</sup> siècle n'est pas né de la fusion des deux anciennes parties. C'est une nouvelle identité qui se construit, en toute confiance et avec

patience, presque en repartant de zéro, depuis la chute du Mur le 9 novembre 1989.

9 novembre. Cette journée aura marqué comme nulle autre le destin de l'Allemagne, et de Berlin dans toutes ses violences. En 1918, l'Empire chute et deux républiques sont proclamées : celle, révolutionnaire, du rouge Liebknecht et celle, plus pâle, du social-démocrate Scheidemann. En 1923, le putsch d'un jeune militaire dans un café munichois tente de renverser cette même république ; l'homme a pour nom Hitler. En 1938, une Nuit de cristal brise la dignité d'un peuple et lance la course folle vers une barbarie inouïe. Enfin en 1989 (trente ans déjà), des pierres se détachent d'un mur qui aura déchiré en deux un autre peuple.

Je vois dans la sculpture de Borofsky, aussi, un condensé de ce long et chaotique voyage depuis la naissance de Berlin en 1237, chaque personnage portant une des trois histoires : prussienne, nazie, et contemporaine.

Enfin, il se trouve que *Molecule Man* se positionne près de l'embouchure du Landwehrkanal, juste là où se trouve l'écluse dans laquelle j'ai passé plusieurs étés de ma jeunesse. De la fenêtre de ma chambrette, si elles avaient déjà été posées sur l'eau, j'aurais pu apercevoir les trois silhouettes perforées menant leur immobile combat.

Que cette promenade intime, au fil d'anecdotes inédites, de lieux méconnus, de portraits d'amis berlinois, de rappels à l'histoire et de plongées vers l'art ou la littérature, puisse vous faire aimer et partager « Mon Berlin ».

B.T.



## Air de Berlin

À l'été naissant (souvent par une de ces chaudes soirées que connaît Berlin), les amateurs de musique classique se retrouvent dans les bois près du stade olympique et ils s'enflamment dès que l'orchestre philharmonique entame *Die Berliner Luft*<sup>1</sup>, une vieille danse musicale populaire devenue l'hymne officieux de la ville. La tradition est née à la fin des années 1980, personne ne sait vraiment comment, pas même l'ancien premier violon pourtant resté assis à la gauche du pupitre du chef durant près d'un demi-siècle. Peter Brem se souvient simplement qu'à cette époque, la formation voulait conclure son concert de fin de saison par un morceau entraînant que les gens pourraient accompagner en tapant dans leurs mains, à la manière de *La marche de Radetsky* à Vienne ou de *Pomp and Circumstance* à Londres.

---

<sup>1</sup> L'air de Berlin.

Le Mur s'effondrait, l'ambiance était à la fête et à la liberté, un air nouveau soufflait sur la ville.

Une douzaine d'années avant que la mythique formation musicale s'en empare, j'avais découvert cet *Air de Berlin* dans les allées du marché aux puces de Nollendorfplatz aménagé sur les quais d'une station de métro aérienne désaffectée. C'était une petite boîte à musique qui égrenait les notes à chaque tour de sa minuscule manivelle. Au fur et à mesure que les lamelles se soulevaient, je fredonnais les paroles sans en comprendre vraiment le sens.

*Ja ja ja ja das ist die Berliner Luft, Luft, Luft,  
so mit ihrem holden Duft, Duft, Duft,  
wo nur selten was verpufft, pufft, pufft,  
in dem Duft, Duft, Duft,  
dieser Luft, Luft, Luft.*<sup>2</sup>

J'avais quinze ans. Je quittais pour la première fois ma province natale et partais à la conquête d'une ville qui allait me séduire définitivement. Ma vie s'ouvrait. Berlin y entraînait sans crier gare, je respirais son air en même temps que je le chantais.

De manière paradoxale, j'avais déjà fait de cette chansonnette mon cantique intime et léger, au cœur d'une cité pourtant coupée en deux, pétrifiée dans l'absurdité d'une guerre aussi froide que les hivers russes ou américains.

Car en réalité ce texte prône l'insouciance et un sentiment de vivre libre et heureux.

La vivacité des notes, non loin de l'entrain d'un Offenbach ou de la fermeté d'un Strauss, fut choisie à

---

<sup>2</sup> Voilà bien l'air de Berlin / Avec son parfum léger / Où rien ne peut s'évanouir / Dans l'odeur / De cet air-là.

dessein par le compositeur Paul Lincke, le père de l'opérette berlinoise. Pour montrer une ville en plein essor industriel (comme un exemple à suivre), il plaqua sur les mots du dramaturge Heinrich Bolten-Baeckers une marche qui se voulait moins militaire que volontariste. C'est une musique gaie et tapageuse. Elle sied parfaitement, aussi, à certains couplets satiriques du texte, qui éraflaient peu ou prou l'Empereur Guillaume II connu pour son amour des parades et ses supposés divertissements amoureux.

Créée une première fois en 1904 dans une pièce de théâtre vite retirée de la scène, la chanson s'émancipa, gagnant à la fois les salons bourgeois et les quartiers populaires, puis elle fut intégrée dans les années 1920 à une version remaniée de l'opérette *Frau Luna*, dont le succès à l'écran lui permit de traverser toutes les époques jusqu'à ce rendez-vous contemporain, annuel et champêtre, devant des dizaines de milliers de personnes.

\*

L'air de Berlin, ce sont d'abord ses odeurs. La toute première qui m'assaillit quand je débarquai sur le quai de Zoo (l'unique gare côté ouest durant la partition de la ville) fut celle des trains. Un mélange de ferraille et de caoutchouc, étouffant sous la chaleur continentale du Brandebourg. J'aspirais pourtant à un oxygène frais et pur après être resté enfermé de longues heures dans un wagon mal aéré qui sentait le cuir et la sueur des passagers, bien loin du confort de l'Orient-Express que Pierre Loti empruntait pour se rendre à Constantinople.

L'écrivain voyageur haïssait pourtant ce « train éclair » qui mettait les portes de l'Asie à trois journées seulement

des riches Parisiens, « ces désœuvrés de boulevard que l'Express-Orient y jette maintenant en foule ». Ainsi dénonçait-il déjà un tourisme de masse que les Berlinoises subissent aujourd'hui de plein fouet. Les compagnies aériennes bon marché « vomissent », comme aurait écrit Loti, leur cargaison quotidienne de visiteurs dans la capitale allemande, à tel point que les habitants descendent parfois dans la rue pour réclamer moins de pression touristique. Il est vrai que pour quelques dizaines d'euros et en soixante à quatre-vingts minutes de vol depuis la plupart des capitales d'Europe, Berlin est devenue l'attraction d'un week-end.

Par rail, il fallait une quinzaine d'heures depuis Paris au mitan des années 1970. Le départ s'effectuait en soirée de la gare du Nord, dans un quartier en mal de futur où traînaient des populations plus ou moins fréquentables et où Thierry Marx n'avait pas encore déposé son étoile. Puis à Aix-la-Chapelle se profilait une attente assez longue au cœur de la nuit, le temps de changer de locomotive (et de sens de circulation). Le battement des essieux reprenait ensuite en direction de l'est, de l'Allemagne de l'Est pour être précis, dont la traversée ralentissait le convoi en raison d'un zèle soldatesque dans les contrôles de bagages et d'identité. Lorsque les horaires étaient à peu près respectés, l'arrivée gare Zoo avait lieu en début d'après-midi. Une lenteur digne des éloges de Théophile Gauthier, même si lui non plus n'aimait pas beaucoup les trains.

Sinon le métro, le *U-Bahn* aux vilaines voitures anguleuses couleur moutarde, reste pour moi la principale marque olfactive de Berlin, sans doute parce que je l'empruntais sans cesse. Là encore, du caoutchouc, du fer, des odeurs ferroviaires dues au freinage et à l'huile chaude,



avec en plus une pointe de piquant : le fumet de la *currywurst*, la saucisse emblématique de la ville. Chaque réseau a son effluence propre : celui de Paris sent le renfermé avec une acuité nauséreuse dans certains couloirs peu aérés ; celui de Washington dégage un vent de fraîcheur en raison de ses hautes stations et de ses lignes en surface ; celui de Dubaï paraît exhaler une fragrance artificielle digne d'une maison de haute couture ; celui de Moscou ne présente aucune particularité autre qu'un mordant au nez dès qu'un froid polaire s'y engouffre. À Berlin, rien de tout cela. Une émanation sans agressivité, au caractère atypique, qui donne à la reconnaître dès qu'on pénètre dans une station.

Ah ! Les parfums de Berlin.

Comment occulter jusqu'à la chute du Mur le gras du charbon dans les derniers gros poêles en faïence – que les chaudières à gaz ont fini par remplacer dans les appartements, effaçant au passage les galets noirs du paysage des arrière-cours d'immeubles ? Surgit aussi, chez ceux qui sont venus ici avant la réunification, le souvenir de l'épaisse fumée bleue et puante des *Trabant*, les petites voitures est-allemandes au moteur à deux temps qui polluaient sans remords en ces périodes reculées où le climat n'était réchauffé ni dans l'atmosphère ni dans les relations entre les deux blocs.

Reste à présent la nature, reine dans cette vaste métropole faussement campagnarde. Une nature qui embaume au fil des saisons. Puissante odeur des mousses d'hiver dans les forêts profondes dont la ville s'enorgueillit jusqu'en son centre vital. Herbes fraîchement coupées dont l'effluve si particulier émane des parcs et jardins aux premiers soleils du printemps. Il y a l'eau, que l'on respire partout, de la Spree aux canaux, des lacs aux fontaines. On

perçoit, bien sûr, les arômes des fleurs qui descendent des balcons de l'été coloriés par touches de peinture naturelle, sans oublier les allées ourlées de tilleuls en fleur sentant « le propre comme si elles venaient de se laver avec une savonnette » ainsi que le décrit joliment Pascale Hugues dans ses chroniques berlinoises *Was ist das ?*

L'odeur des tilleuls émeut Christian Prigent depuis plus de cinquante ans. Toutefois, dans *Berlin sera peut-être un jour*, l'écrivain précise : « Dit ainsi, c'est trop sucré. L'odeur de Berlin est plus trouble, elle inclut l'amertume. Celle par exemple du lignite, soufflée par l'ex-Berlin-Est. Elle insistait fort, jadis dans les jours de smog. » Ah oui, aussi cette sensation si unique de trottoirs mouillés juste après un orage de chaleur ; il faut dire que les trottoirs sont d'une largeur inédite sur chaque versant des avenues surdimensionnées et rectilignes.

\*

La boîte à musique du *Berliner Luft* se vend toujours dans les boutiques de souvenirs. L'autre jour, dans un centre commercial sans âme face à la nouvelle *Arena* qui n'en dégage guère plus, je suis tombé sur une de ces crécelles dissonantes. En tournant la manivelle, j'ai revu un jeune homme timide et mal dans sa peau débarquer, presque quarante-cinq ans plus tôt, dans une grande cité inconnue et lointaine. Il allait succomber à ses charmes comme on s'éprend d'une amoureuse.

Berlin ne laisse jamais indifférent. Adoration ou détestation, la cité envoûte ou fait fuir illico.

Avec cet *Air de Berlin* retrouvé, une bouffée inattendue de nostalgie m'a saisi.

Par étrange, une autre mélodie, apprise durant ce même premier été berlinois, est alors remontée à la surface de ma mémoire. Elle envoûte, peut-être en raison de la force et de la richesse du mot *Heimweh* qui en est le pivot.

*Ich hab' so Heimweh nach dem Kurfürstendamm*

*Ich hab' so Heimweh nach meinem Berlin*

*Denn seh' ich auch in Frankfurt, Munchen Hamburg  
oder Wien*

*Die Leute sich bemühen*

*Berlin bleibt doch Berlin.*<sup>3</sup>

La chanson fut créée à la fin des années 1940 par Viktor de Kowa, un acteur-réalisateur et interprète qui s'était compromis avec les nazis, puis elle fut reprise par le trio en vogue *Die 3 Travellers*, formé quand l'orchestre de danse de Radio Berlin cherchait un joueur de bandonéon en vue d'enregistrements. Venu pour le job, Fred Oldörp se lia d'amitié avec un bassiste et un guitariste. Les trois garçons inventèrent un son jazz-accordéon dont les accents mélancoliques se prêtaient aux regrets de temps moins difficiles. En 1963, la reprise par la voix grave et rauque de la star Hildegard Knef (disque et clip télévisé) propulsa le titre au plus haut.

Les chansons d'après guerre (dont certaines reprises par Marlene Dietrich, Franck Sinatra et d'autres artistes internationaux) marquaient la solidarité envers Berlin, détruite physiquement, moralement et qui souffrait autant de la défaite que de la plus horrible page de l'histoire contemporaine. S'ajoutait pour les habitants l'inquiétude de

---

<sup>3</sup> J'ai tant la nostalgie du Kurfürstendamm / J'ai tant la nostalgie de mon Berlin / Même si je vois à Francfort, Munich, Hambourg ou bien Vienne / Les gens se donner de la peine / Berlin reste Berlin.

se retrouver, après le partage du pays par les Alliés, au cœur du nouvel océan soviétique. Nombre d'entre eux, d'ailleurs, désertèrent Berlin, cette « cage surréaliste » où étaient enfermés ceux qui étaient libres, selon le mot du compositeur hongrois György Ligeti.

Quelques titres : *J'ai laissé une valise à Berlin, Il y aura du bon temps dans la ville de Berlin, L'horloge à la gare Zoo, Berlin reste Berlin, Dans les ruines de Berlin, C'est le printemps de Berlin*. Et donc ce fameux *J'ai tant la nostalgie du Kurfürstendamm* où il convient de noter la mise en perspective du Ku'damm, la principale artère de Berlin-Ouest qui devint par la suite le symbole d'un capitalisme offensif face à une RDA étriquée dans son carcan communiste.

*Heimweh* est délicat à traduire. En sa compagnie, on navigue d'une nostalgie de surface à un mal du pays plus profond, on subit un cafard passager ou un manque tenace qui ne comble jamais le vide de l'éloignement, on médite autant qu'on ressasse.

C'est un mélange de sentiments tenaces et fugaces, proches et contradictoires, diffus et mêlés.

Ceux qui tenaillaient les Berlinoises à ce moment-là crucial de leur histoire.

Ceux qui peuvent aujourd'hui étreindre les admirateurs d'une capitale en plein renouveau et à l'étonnant pouvoir d'attractivité.

Avant que j'y vinsse pour la première fois, Berlin ne me fascinait pourtant pas. J'y fus propulsé pour une raison toute bête : améliorer mon allemand première langue...

## Allemand première langue

Le premier déclencheur fut le collège.

Celui du quartier périphérique où nous résidions, en Corrèze, n'avait pas l'adhésion de mes parents, pour qui seul le lycée général assurait un avenir. Or la carte scolaire refusait le sésame vers le saint des saints à quiconque habitait loin du centre. À moins de cocher l'option « allemand première langue », enseignée uniquement au collège intégré au lycée. Combien d'enfants acceptent une orientation déterminée par leurs parents ? Tu feras un bac scientifique, mon fils ! Et ma vie entière s'est construite autour des mots. Tant mieux au reste. J'ai obtenu le diplôme malgré des notes pitoyables en mathématiques et physique ; le sport, les matières littéraires et les langues étrangères m'ont permis d'éviter le naufrage.

Sans l'once d'un reproche, convenons qu'il est humain et naturel d'ambitionner le meilleur pour ceux qu'on a élevés, couvés, aimés. Saluons surtout le courage, la ténacité et l'abnégation d'un couple modeste qui a

beaucoup sacrifié pour que la fratrie s'en sorte. Là où il y a une volonté, il y a un chemin, disait Lénine, dont les œuvres complètes trônaient sur plusieurs étagères de la grande bibliothèque dans notre salle à manger. Pour mes parents, les débuts furent éreintants dans une campagne éloignée des progrès des Trente Glorieuses. Ils souffrirent, se privèrent, bâtirent une vie de travail et de valeurs. Mon père, à multiplier les métiers : charcutier, chroniqueur, bouilleur de cru, chauffeur de direction, postier. Ma mère, à élever cinq enfants, le plus souvent seule à la maison. Sans rechigner, ils ne ménagèrent jamais leur peine, ne réclamèrent pas la moindre pitié, n'exprimèrent aucun début de lamentation sur leur sort.

Plus tard, je fus le sixième, sans doute davantage choyé – le petit *achoué* en patois. Les temps s'améliorèrent un peu, nous nous étions installés à Brive. Maman venait d'entrer dans le monde du travail, à plus de cinquante ans, pour vendre des encarts publicitaires dans la presse. Papa finissait sa carrière aux postes, dans un service de nuit qui l'épuisait mois après mois. Tous deux militaient dans la perspective d'un avenir meilleur, le communisme faisait encore rêver, les femmes luttaient avec vaillance.

Un jour, le vieux lâcha dans la désarmante sincérité de son sourire : « Je crois qu'on est tirés d'affaire, cette année on paye des impôts ! » Il approchait de la retraite.

Comment me plaindre alors de devoir embrasser la langue de Goethe ? Bien sûr, l'apprentissage ne fut pas de tout repos. Vocabulaire ardu, éloignement des idiomes latins et méditerranéens, une complexité syntaxique qui place un élément fort de son choix en début de phrase, multiplicité des termes synthétiques ou composés, un genre neutre ajouté au féminin et au masculin, prononciation

inaccessible pour un gamin jamais sorti de sa province, un accent tonique fondé sur le radical et non pas comme souvent en français à la fin du mot. Bref, j'étais perdu.

C'était comme entrer dans une maison trop grande et si différente : charpente, structure des étages, décoration murale, mobilier, lumières. Il fallait modifier l'approche de manière radicale. Est-ce pour cette raison que le professeur du lycée utilisait des méthodes radicales ? Un matin, me désignant avec son air débonnaire, il me fit poser une main à plat sur son bureau, phalanges écartées : « Voyez ce couteau, jeune homme, cela se dit "*Messer*" en allemand. Et le doigt se traduit par "*Finger*". Moi, je vous conseille d'éviter de mettre les deux en contact ! » Et sans prévenir, il planta le couteau entre l'index et le majeur. Par chance, pétrifié par la peur, je n'avais pas bougé d'un pouce. L'émotion ressentie dans la classe face à la violence du geste grava à jamais les deux vocables au fond des mémoires.

S'initier à l'allemand dans une région martyrisée par les nazis n'allait pas non plus de soi. Les cérémonies devant le monument des pendus de Tulle, la commémoration du massacre de la Besse, la visite des tristes ruines d'Oradour-sur-Glane : ici, l'histoire s'éternisait avec douleur. Ma nounou, à Tulle, avait vu son jeune fils perdre la vie au bout d'une corde tendue par la sinistre division *Das Reich*, de passage dans la région en juin 1944. C'est d'ailleurs le combat contre l'occupant qui avait rapproché mes parents. Lui, apprenti charcutier un peu bourru, sortait à peine de la Résistance<sup>4</sup>. Elle, ancienne employée à tout faire dans une

---

<sup>4</sup> Lire *Un Été sans alcool* (Seuil 2014), roman sur la Résistance en Corrèze.

maison bourgeoise, versait dans le syndicalisme. Tous deux portaient leur regard vers l'avenir, ils croyaient fermement à la nouvelle amitié franco-allemande et à cet Office franco-allemand pour la Jeunesse qui avait vu le jour tout juste un an après moi. Les générations montantes devaient dépasser les horreurs de la Shoah et de l'occupation. Ne pas oublier, avancer malgré tout.

De mon côté, quittant une petite enfance très intériorisée, je demeurais dubitatif sur l'utilité de ce langage aux allures barbares. Sa fonction officielle ne souffrait aucun doute en Allemagne, en Autriche, en Suisse, ou au Luxembourg, mais comment ne pas rester perplexe sur son apport dans des pays aussi inattendus que le Danemark, l'Argentine, la République tchèque, chez les Amish américains, ou en Alsace-Lorraine ?

L'histoire explique cet essaimage d'un dialecte indo-européen parlé dans le nord de l'Europe il y a mille deux cents ans (qui a produit aussi l'anglais, le néerlandais et les langues scandinaves) jusqu'à une expression unifiée sous le Saint-Empire romain germanique, structurée par la religion protestante, et véhiculée par le commerce des Habsbourg entre Vienne, Prague, Budapest, Zagreb, Ljubljana et vers tant d'autres centres vitaux de la *Mitteleuropa*. Ainsi donc, l'allemand a beaucoup vécu ailleurs qu'en Allemagne. C'est aujourd'hui la langue la plus parlée en Europe. Face à des réalités aussi intangibles, impossible d'esquiver : je m'attelai à la tâche.

Peu à peu, la sonorité des expressions devenait plus familière, entre le chuintant et le guttural. Les objets s'éclairaient d'un jour singulier. Quant aux phrases (fragiles et solides tels les échafaudages de bambou qui aident à bâtir les gratte-ciel de Hong Kong), elles se



construisaient tant bien que mal. Il n'empêche, le puzzle refusait de s'assembler dans sa totalité. La mécanique ne s'huilait pas bien. Les automatismes s'installaient mal. Les termes exacts se dérobaient. La pensée patinait. Une pratique plus intense s'imposait. Dans un premier temps, les nuits devinrent aussi courtes que les ondes sur lesquelles voguaient mes oreilles attentives, accrochées à un antique poste crachant des bribes de *Radio Luxembourg* dans sa version germanique (que diable Internet n'avait-il pas encore été inventé). Les harmonies me troublaient, les musiques m'attiraient, les voix me captivaient, mais ce plaisir d'écoute et l'évasion ressentie ne suffisaient pas.

Il manquait la compréhension globale.

\*

Le deuxième déclencheur fut le centre culturel.

Avenue de la gare, c'était un fourre-tout de connaissance et d'intelligence, où l'on pouvait visionner des films rares, s'adonner à des activités variées, partager des moments simples de loisirs et d'échanges loin des préjugés et des regards parfois appuyés dans une ville de petite bourgeoisie provinciale, s'ébahir devant des conférenciers rapportant des antipodes une « connaissance du monde » qu'ils diffusaient et commentaient via des diapositives sur écran géant. Le tout sans épuiser son maigre argent de poche, puisque tout était gratuit ou accessible à un prix dérisoire.

Face à des carences scientifiques flagrantes, le néo-collégien du centre-ville que j'étais devenu se devait de quérir d'autres atouts pour ambitionner d'être un jour lauréat du bac. Ainsi, diverses options périphériques s'accumulèrent sur mon agenda de classe pourtant déjà bien

rempli. Parmi elles, le russe comme troisième langue, promu dans nos esprits d'étudiants par un professeur de gymnastique amoureux des accents slaves. Chaque mercredi, il dispensait son savoir (en amateur éclairé et avec bienveillance) à une dizaine de personnes de tous âges et de toutes extractions sociales. Les cours s'inscrivaient dans le programme du fameux centre culturel. Certains venaient moins pour lire Dostoïevski dans le texte que pour passer deux heures d'agréable compagnie autour d'un gâteau fait maison et d'un verre de jus de fruits.

Lillie était de ceux-là. Petit bout de bonne femme d'une énergie incroyable que la maladie rongeaient, elle s'activait comme un diable pour sa famille, pour ses amis, pour son voisinage de la cité populaire où elle occupait un appartement exigu, et pour quelque inconnu comme moi qu'elle avait adoubé. Sa détermination impressionnait, son courage saisissait, ses yeux pétillants rassuraient, sa voix aiguë surprenait, son accent intriguait.

Elle était berlinoise.

Constatant mes progrès plus rapides en russe qu'en allemand, elle me prit sous son aile et multiplia les cours particuliers à son domicile où nous bavardions dans sa langue. En sa compagnie, Goethe m'impressionnait moins.

En outre, grâce à Lillie, les pâtisseries berlinoises me devinrent familières. Nous préparions ensemble des roulés à la confiture pendant qu'elle me racontait le *Berliner* et le *Baumkuchen*...

## *Berliner* ou *Baumkuchen* ?

*#IchBinEinBerliner*. Le soir du 19 décembre 2016 apparaît ce hashtag qui fait le tour du monde en quelques heures. La mention est écrite en italique sur un cœur aux couleurs du drapeau allemand dans lequel une colombe vient déposer une branche d'olivier. Picasso et la *Bible* fiancés après le terrible attentat qui a frappé la capitale allemande : douze mort et cinquante blessés.

Le terroriste islamiste (abattu quatre jours plus tard près de Milan) n'a pas visé au hasard le marché de Noël au pied de l'église du Souvenir. Le symbole est puissant, à la fois de la religion chrétienne et de l'histoire allemande.

Les marchés de plein air durant l'Avent remontent à la fin du Moyen Âge germanique, peut-être à Dresde pour le tout premier répertorié. Ils ont été formalisés par l'Église réformée sous le nom de *Christkindlmarkt*, marché de l'enfant Christ, afin de faire oublier le culte des saints que la Réforme refuse de mentionner. Quant à l'église du Souvenir, la *Kaiser Wilhelm Gedächtniskirche*, où s'est